

Monsieur Songe. Paris, Éditions de Minuit, 136 p. ; *Le Harnais*. Paris, Éditions de Minuit, 58 p. ; *Charrue*. Paris, Éditions de Minuit, 79 p.

Gaétan Brulotte

Robert Pinget

Volume 19, numéro 3, hiver 1987

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/500783ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/500783ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département des littératures de l'Université Laval

ISSN

0014-214X (imprimé)

1708-9069 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Brulotte, G. (1987). Compte rendu de [*Monsieur Songe*. Paris, Éditions de Minuit, 136 p. ; *Le Harnais*. Paris, Éditions de Minuit, 58 p. ; *Charrue*. Paris, Éditions de Minuit, 79 p.] *Études littéraires*, 19 (3), 203–206. <https://doi.org/10.7202/500783ar>

quotidien et à sa revendication de l'imaginaire, et qui tourne subtilement à la fin à des observations sur les rapports paradoxaux entre le thème du voyage et l'acte d'écrire.

Ce qui donne à ce texte sa tension et son ton particulier, c'est cette opposition entre ce que le lecteur s'attend à recevoir et ce que Pinget lui donne. L'auteur se lance dans une généalogie de Graal Flibuste. Mais le sérieux de son entreprise se dissout dans la profusion des syllabes. Car la suite de « plosifs » fait que la liste ressemble aux sons faits par une vieille voiture en panne de moteur. Il en est de même avec les noms des animaux et des plantes. En souvenir des « Animaux Fantastiques » des *Paysages Intérieurs* de Michaux, Pinget nous présente non pas de simples écureuils, mais des « écureuils-bougies » ; non pas des merles, mais des « merles-blancs ». Comme le signe graphique qui joint les noms de ces créatures, la prose de Pinget sert de trait d'union entre la contrainte du bon sens (la prose) et la liberté de l'imagination (la poésie). Le conflit entre ces deux tendances, qui s'exprimera de façon dramatique dans les textes récents, se traduit dans *Graal Flibuste* par un ton d'exubérance. Et ce n'est qu'aux derniers chapitres où, l'air de rien, cette exubérance tourne à une considération implicite sur l'acte d'écrire, sur ses exaltations et sur ses limites.

La première version du roman (Minuit, 1951), se termine sur une grande porte qui semble boucher l'horizon. Le voyageur s'en approche, mais n'y arrive pas : « Durant les deux heures que nous mîmes à nous en approcher, nous n'avions d'yeux que pour ces merveilles. » L'édition intégrale de 1966 réintègre le chapitre final du texte manuscrit « Détail de la Porte, » où le narrateur se lance (et se perd) dans une description minutieuse et inachevée de la décoration de ce monument. Dans les deux cas, il s'agit d'une fin qui n'en est pas une, d'un dénouement qui remet en cause l'idée même du dénouement.

Pour Pinget le voyage n'a pas de fin. L'écriture et la lecture non plus. Car il restera toujours un nouvel horizon et tout est toujours à redire. Ce qui fascine dans ce roman est donc ce qui intéresse Pinget le plus dans *Don Quichotte*, un autre récit de voyage qui n'en est pas un : le refus du romanesque dans le romanesque. Et si Pinget ne nous permet pas de pousser un soupir de satisfaction pour le voyageur heureux qui a fait un bon voyage, son texte nous invite à célébrer un très beau livre.

Robert M. HENKELS



Monsieur Songe. Paris, Éditions de Minuit, 136 p.

le Harnais. Paris, Éditions de Minuit, 58 p.

Charrue. Paris, Éditions de Minuit, 79 p.

La Charrue de Monsieur Songe

Depuis 1982, une nouvelle figure est apparue dans l'univers romanesque de Pinget et dans le canton Fantoine/Agapa où se déroule sa

mini Comédie humaine : c'est Monsieur Songe. Ce personnage tout à la fois drôle et touchant poursuit en l'amplifiant et en l'éclairant l'entreprise d'autodérision salubre qui est au cœur de l'œuvre de Pinget. Il fit son apparition dans un livre qui porte son nom, *Monsieur Songe*. Malgré le tableau tragique que ce texte dresse sur le vieillissement, *Monsieur Songe* est de toute évidence le livre d'un écrivain heureux.

Qui est Édouard Songe ? C'est un vieux gâteux qui se trouve à la retraite dans sa villa, avec vue sur la mer et bonne grogneuse. Hypochondriaque, il est à l'affût de ses moindres humeurs : un semblant de rhume par çï, un gargouillement d'estomac par là. Il essaie de meubler l'insignifiance de son quotidien en s'imposant de petites occupations : étudier ses factures, se chamailler avec sa bonne, arroser son potager, boire un pastis sur sa terrasse, faire des promenades, converser avec des voisins, rédiger de courtes lettres à sa nièce ou chercher à traquer par écrit quelques bribes de souvenirs et à donner un peu de sens à sa morne réalité. Mais le travail de l'âge implacablement avance. Il a constamment des absences, oublie ce qu'il vient de dire ou d'entendre, note des courses à faire sur des bouts de papier qu'il égare, cherche du vin dans sa cave laquelle est pourtant vide depuis vingt ans, s'endort en plein jour, bâêche sans cesse les mêmes questions. « Vieillir, c'est s'absenter peu à peu », constate-t-il.

Ce portrait d'une sénescence pourrait être sinistre et banal. Mais tel n'est pas le cas ici. D'abord il est pétri d'humour et le rire y naît constamment d'une lucidité extrême. Ensuite, mine de rien, ce texte soulève des questions essentielles. La passion poétique (qui est celle d'Édouard Songe) pour les mots détourne-t-elle des autres ? Quelle importance doit avoir autrui dans la réalisation de soi ? Comment réussir sa vie, pour qui et pourquoi ? Où trouver les solutions et les modèles ? En soi ou au dehors ?

Dans sa quête à tâtons pour trouver des clés de dernière heure à l'énigme de vivre, Songe est tout simplement pathétique. Né méditatif, il contemple, il réfléchit, il raisonne, il rêve. Qu'il soit en maillot de bain sur la plage en train de rentrer son ventre et d'afficher ses restes de coquetterie, au bistrot trinquant à la santé de ceux qui durent, au marché à se faire enguirlander par un poissonnier, au milieu d'une fête en vain déployée pour se rapprocher de ses amis, à table éprouvant le grand vide des conversations avec sa nièce, Monsieur Songe nous rappelle inévitablement ses frères si sympathiques, le Plume de Michaux, Monsieur Teste de Valéry, les anti-héros de Beckett ou le Palomar de Calvino.

Mais Songe à la retraite, c'est un peu aussi Pinget lui-même qui à l'approche de soixante-dix ans semble avoir pris congé du cadre du Nouveau Roman pour se consacrer désormais à n'écrire que des textes très personnels. Nous avons ici un écrivain plus libre que jamais. Cependant il semble se sentir bien coupable de cette nouvelle liberté qu'il se donne. Dans une note liminaire, il éprouve le besoin d'avertir le lecteur qu'il a « écrivillé » ce livre « pour se délasser de son travail ». Comme si *Monsieur Songe* ne faisait pas partie de son œuvre et ne

pouvait s'associer à l'univers du sérieux. Même s'il est encore prisonnier de son image de marque, l'écrivain s'est pourtant donné accès ici à sa voix la plus authentique. Monsieur Songe colle probablement plus à son vécu que ses autres récits antérieurs. Là-dessus, Pinget pose lui-même un regard acéré :

Monsieur Songe envisage le cas d'un auteur qui se considérerait sur le déclin du fait qu'il éprouverait de la lassitude à continuer son œuvre dans la direction suivie jusqu'alors. Mais cette direction comment savoir qu'elle était la bonne ? Le fait de perdre la force de s'y maintenir est-il vraiment le signe du déclin ? Et si cette lassitude ne provenait que d'un changement de goût qui serait signe de clairvoyance ? Et que par là l'auteur s'engageait dans sa véritable voie ? Car la force dont il s'agit est celle de la volonté, laquelle peut être aveugle, soutenue par l'orgueil (p. 90-91).

Avec *Monsieur Songe*, Pinget nous a donné son meilleur texte en même temps qu'il semble avoir choisi une nouvelle orientation créatrice : une écriture plus simple, plus sobre, moins torturée et moins fortuite, plus directe et plus en prise sur le réel, moins formaliste. Ayant toujours été le moins théoricien des Nouveaux Romanciers et le plus attiré par la tentation « humaniste », Pinget semble s'être enfin trouvé.

C'est dans cette même voie qu'il a produit ses derniers textes, *le Harnais* et *Charrue* (1984). Dans *le Harnais*, on y revoit Monsieur Songe s'atteler au travail sans plaisir. Il écrit son journal à la troisième personne. « Je suis encore là, dit-il, il me reste au moins à le dire. » Futile et désœuvré, il réfléchit à coups de vin rouge sur la détresse des vieux ratés. Il est devenu plus cafardeux. Découragé par le poids de la vie, il semble en dépression. L'avenir lui paraît bouché. Sa sœur et son ami Mortin essaient de le remonter. Rien à faire. Se reprendre ? Mais par quel bout et dans quel but ? Le mot *détresse* lui revient constamment à l'esprit. Les remords s'accumulent. Il ne sait plus ce qu'il veut ni ce qu'il aime. Il est complètement blasé sur l'amour, sur la sexualité, sur l'amitié. Les livres l'embêtent autant que les voisins. Toujours mécontent, il cherche un confort impossible à trouver. Il remplit ses journées en attendant leur fin et en se régalant d'apories.

On a l'impression que Pinget se libère ici via son *alter ego* d'une partie de sa vie rivée à la peur : peur du ridicule, peur de l'ironie des autres, peur du regard d'autrui, peur de lui-même, peur d'être lui-même, peur d'habiter la spontanéité et la démesure qu'il y a en lui. Cette peur multiforme se relie à la question, essentielle elle aussi, qu'il agite dans ce petit livre : pourquoi avons-nous tant de difficultés à être nous-mêmes, c'est-à-dire authentiques ? Être soi-même, n'est-ce pas, à force d'approfondissement ressembler en tout point à quiconque ? Cultiver sa différence n'est-ce pas s'obstiner à rester superficiel donc inauthentique ? (Voir p. 56)

Dans *Charrue*, dernière étape de son nouveau parcours, Monsieur Songe creuse son angoisse existentielle en se présentant davantage comme un auteur arrivé. Il y a progression dans l'identification Songe/Pinget. Un peu comme Pinget, Monsieur Songe admire Don Quichotte, réfléchit sur son art romanesque, sur la langue, sur l'humilité

(sujet où Pinget s'entend bien), fustige les critiques, conseille les jeunes romanciers et, terrible constat pour un écrivain, vit au grand jour un sentiment d'impuissance : il n'a plus rien à dire.

Chaque jour, Monsieur Songe voit Mortin. Sa bonne est toujours là, bien qu'il n'en soit plus très sûr (« à préciser », note-t-il). De plus en plus il gagne l'immobilité, devient infréquentable, s'en afflige, ne quitte sa chambre que pour son jardin où, c'est significatif, il ne pousse plus rien.

Avec *Charrue*, un autre pas en avant est fait dans l'affranchissement des credos esthétiques. « Continuer, dit-il, c'est progresser à votre manière non à celle d'autrui. » Et la manière ici, c'est le fragment : aphorismes, pensées, notes, les paragraphes ont l'air de sortir directement du cahier de l'écrivain. D'ailleurs *Charrue* est bel et bien un cahier, celui de Monsieur Songe. Des débuts de romans s'y esquissent, des situations sont crayonnées, des scènes restent inachevées, parfois un court récit arrive à se développer au complet en une page. Ici Monsieur Songe a atteint le plus noir de son déclin. Dans ce livre désespéré, sa vie si fragile ne tient plus que par quelques ficelles renouées cent fois. Que lui reste-t-il comme possible ? Lui qui avait commencé à naître si vieux en 1982, comment pourra-t-il continuer ? Il lui faudra un petit coup de pouce de la part de Pinget pour lui redonner du moral. Et personnellement, je me surprends à souhaiter que ce coup de sang se produise ! Monsieur Songe est une découverte trop attachante pour le laisser s'en aller ainsi !

Gaétan BRULOTTE